

Bernard-Henri Lévy

à CL: « Il faut donner congé à ses fantômes »



Accepterons-nous un jour de regarder notre passé immédiat ou notre histoire plus lointaine sans passions excessives et sans déchainement tumultueux ? Un jeune philosophe aura-t-il le droit de poser des questions précises et de rappeler des documents véridiques sans qu'immédiatement de l'extrême-droite fasciste au communisme orthodoxe s'instruise un procès de sorcellerie ? Après les charniers de l'holocauste rêve-t-on de brûler celui qui élève la voix ? Telle est la singulière aventure de *L'idéologie française* rédigée d'une plume acérée par Bernard-Henri Lévy. On refuse l'argumentation de ses thèses. On le condamne et on le dénonce. Aurait-il eu le tort de tendre un insupportable miroir aux consciences affaissées, dans un entretien exclusif avec la *Charente-Libre* Bernard-Henri Lévy s'exprime librement.

«C.L.». — Pourquoi ce titre ? Que veut dire «*Idéologie française*» ? Et ne craignez-vous pas que les gens le comprennent comme un procès de la France en général ?

B.H.L. — La malhonnêteté intellectuelle n'ayant pas de limites, il y a effectivement des gens qui l'ont compris comme ça. Il y a même des journalistes, assez peu scrupuleux, qui ont fait semblant de croire que ma thèse était : «tous des fascistes !». Bien entendu, je ne dis pas cela. «*Idéologie*» est un mot péjoratif qui désigne une partie, et une partie seulement, de la culture française. Et mon propos, dans ce livre, est d'identifier UNE France, — celle qui, depuis un siècle jusqu'aujourd'hui, véhicule les thèmes d'un «fascisme à la française».

«C.L.». — Votre livre a suscité des réactions passionnées, et parfois même violentes. Qu'en pensez-vous ?

B.H.L. — Je pense que ces réactions ne font, hélas, que confirmer mes analyses. Et que la vérité, comme d'habitude, est difficile à entendre. Vous savez : ça fait quarante ans que ça dure. Quarante ans qu'une large partie des élites refuse de regarder la vérité en face. Quarante ans que nous pratiquons la politique de l'autruche en face des aspects les plus noirs de notre histoire. Eh bien, ça continue. Et le tombereau d'injures dont une certaine presse parisienne — je dis bien «parisienne», car les journaux régionaux ont été souvent beaucoup plus honnêtes — m'a gratifié, prouve simplement que j'ai touché juste.

«C.L.». — Vous pensez que le «fascisme à la française» dont vous faites le procès existe toujours dans la France de 1981 ?

B.H.L. — Je pense qu'il continuera d'exister tant qu'il n'aura pas été exorcisé. Que ses démons nous hanteront tant que nous ne les aurons pas reconnus et identifiés. Et que, comme savent les psychanalystes, le «refoulé» revient toujours, quand on ne l'a pas traité.

«C.L.». — Pouvez-vous donner des exemples ?

B.H.L. — Les exemples, malheureusement, ne sont que trop nombreux. Il y a la fameuse loi «Sécurité et liberté» de Peyrefite, dont nombre de bons esprits ont noté qu'elle sentait furieusement le pétainisme. Il y a notre politique étrangère, le voyage de Giscard à Varsovie, notre attitude vis-à-vis des Afghans, qui ne sont pas très différents de ce qui se passait dans les années trente, quand les démocraties capitulaient devant Hitler. Il y a encore, dans un autre ordre d'idées, ce P.C.F. ouvertement raciste qui pratique à Vitry la «démocratie du bulldozer» et dont l'ignominie n'étonne que ceux qui ont oublié à quel point l'histoire de la

gauche française est imbibée de racisme. Mon livre c'est cela. Une machine contre l'oubli. Un effort pour rafraîchir les mémoires. Une grille pour comprendre, à la lumière réfléchie du passé, ce qui se passe ici et maintenant.

UN «MYTHE» FONDAMENTAL

«C.L.». — Et l'antisémitisme ?

B.H.L. — Oui, bien sûr l'antisémitisme. Cette lèpre qui ronge et mine notre culture. Cette maladie honteuse qui marque de ses stigmates tant de nos grands écrivains. Cette haine froide, et presque sans mots, qui est là, tout près, à fleur de la France réelle, si prompte à ressurgir. Mon livre, bien sûr, n'est pas un livre SUR l'antisémitisme. Mais il montre, me semble-t-il, comment la haine du juif comme tel est des thèmes, un des motifs, un des «mythes» fondamentaux qui structurent l'idéologie française.

«C.L.». — Dans la France d'aujourd'hui, vous paraît-il en progrès ou en régression ?

B.H.L. — Franchement, je ne sais pas. Il est bien évident que nous ne sommes plus dans les

années trente. Qu'il n'y a plus de journaux pour afficher, comme je suis partout avant guerre, un antisémitisme bestial. Que la population française, dans son ensemble, a magnifiquement réagi après l'attentat de la rue Copernic. Que l'église catholique notamment, qui fournit depuis des siècles, les gros bataillons de la haine, est entrée dans une phase nouvelle de son Histoire où je place personnellement beaucoup d'espoirs. Mais en même temps, hélas, les choses ne sont pas simples. Le tissu social français reste profondément contaminé. Le racisme est toujours là, sournois, insidieux, à l'étouffée de nos mémoires, au seuil de nos cervelles, comme un foyer de purulence toujours prêt à reflurir. Et le risque demeurera, je vous le répète, tant que nous nous refusons à ce travail du deuil, à ce travail de la mémoire, à cet effort de lucidité sans quoi aucun peuple au monde n'a jamais su donner congé à ses fantômes. Mon livre n'a pas d'autre objet.

Propos recueillis par
Pierre LAMYS